

Pour une poétique de l'identité dans l'œuvre de Henry Bauchau

Liliana FOȘALĂU*

Key-words: *identity, alterity, biography, writing, history, knowledge*

1. Introduction

Henry Bauchau est un cas particulier de la littérature francophone européenne: né en Belgique en 1913, il a vécu et écrit en Belgique, en Suisse, en France, pour se faire lire actuellement dans tout le monde francophone. Ses textes (romans, recueils de poèmes, pièces de théâtre, journaux, essais) sont traduits en plusieurs langues (anglais, italien, japonais, tchèque, etc.), comme une modalité de dire l'appréciation dont jouit actuellement l'œuvre de l'écrivain belge et l'attention critique spéciale que l'on y porte.

Venu au monde à la veille de la Première Guerre mondiale, H. Bauchau traversera le siècle au cœur de toutes ses turbulences, l'enfance passée dans un climat d'insécurité et de catastrophe, la jeunesse coincée entre les deux conflits mondiaux, la pleine maturité engagée à porter les combats de la certitude, du redoublement de l'activité d'écriture par celle de psychanalyste et de psychothérapeute, d'accomplissement par le Verbe, à la suite de la «Révolution intérieure» (Myriam Watthee-Delmotte). L'œuvre de Bauchau ne laisse de rayonner sur les consciences de notre contemporanéité, par la reprise et revalorisation de grandes figures mythiques et de la tragédie antique (Œdipe et Antigone occupent une place de choix à l'intérieur de ce projet, mais y apparaissent aussi Orion, Sibylle, Sophocle même, un Sophocle actualisé, en perpétuelle errance), et surtout par une interrogation incessante sur nos limites et aveuglements, sur nos rapports à la vérité et la possibilité d'inscrire le vécu dans un projet complexe et spécial, visant à une forme supérieure de connaissance. A ces présences plus ou moins mythiques s'ajoute une autre, très importante pour la relation au destin, toute nouvelle et originale. Il s'agit de Mérence (nom propre créé par l'écrivain pour rendre l'union lexicale et la blessure psychique mère/ absence), une sorte d'obsession du destin, de la frustration, de la mort, au-delà de sa valorisation féminine comme idéal enclenchant la quête par l'art.

* L'Université «Alexandru Ioan Cuza» de Iași, Roumanie.

Cet article constitue une partie d'une ample recherche sur la *Dynamique de l'Identité dans la littérature francophone européenne*, financée du budget d'Etat par le CNCSIS-UEFISCDI, contrat no 842/2008, déroulé à l'Université «Alexandru Ioan Cuza» de Iași, 2009–2011.

De *L'Escalier bleu* (1964) à *Œdipe sur la Route* (1992), jusqu'au *Boulevard périphérique* (2008), la démarche scripturale et analytique de la quête du moi s'approfondit et se nuance, en enrichissant ses portées et significations, tout en facilitant le passage de la connaissance de soi à la connaissance d'Autrui et l'inverse, une forme de communication authentique moyennant la littérature, le mot et leurs valeurs, et qui ne s'éloigne jamais du sens du parcours, du devenir et de la découverte.

Histoire de sa propre vie en relation avec d'autres histoires, d'autres vies, modalité personnelle de dire l'Histoire, l'œuvre littéraire de Henry Bauchau est marquée par «l'enchevêtrement des routes du vingtième siècle occidental, période de foisonnement, de perte de repères et de vertige» (Wathee-Delmotte 1994: 117). Un siècle comme une vie, une vie comme le siècle qu'elle a parcouru et dépassé, faits tous les deux de «routes et déroutés»¹ entre lesquelles le sujet en quête de soi invente et s'invente, tout en gardant des repères qui nous épargnent les écueils des inévitables errances qu'entraîne la quête identitaire en ces temps où les pertes s'accumulent, où les distances physiques se rétrécissent, au profit des distances intérieures qui fondent notre condition de nouveaux étrangers.

2. Le sceau de la vie et de l'Histoire

Né à l'aube du premier conflit mondial, Henry Bauchau aura vite à subir les traumatismes de l'histoire. Enfant, il est séparé de ses parents et se retrouve auprès de ses grands-parents maternels, à Louvain, lors de l'invasion allemande qui marquera indélébilement la mémoire de l'enfant². Des témoignages de cette première déchirure, sous des formes différentes, tantôt directes, tantôt allusives, sont nombreux à trouver dans *La Déchirure*, *Le Régiment noir*, *Le Boulevard périphérique*, *Heureux les délirants*, etc. L'ambiance de dépression qui marque cette période est ressentie par l'enfant avec une intensité de souffrance qui aura sa part dans la reconstitution de la biographie. Malade de dépression pendant les années de l'enfance, ressentant douloureusement l'absence de la mère, le petit Henry trouve tôt refuge dans les livres, même si refuge n'est pas guérison. À l'âge de la pleine maturité, lorsque les plus importantes découvertes auront été faites, l'écrivain affirmera que «l'on peut vivre dans la déchirure».

Plus tard, le jeune étudiant fera entendre la voix d'un catholicisme militant profondément soucieux d'action sociale³, ce qui constituera une autre coordonnée de son devenir homme de la cité, futur psychologue et écrivain. À vingt ans, comme le note sa biographe, Myriam Watthée-Delmotte, Henry Bauchau rêve de «refaire le monde». Mais chez lui, refaire c'est avant tout comprendre, en témoignant de... Ainsi pourra-t-on lire l'Histoire à partir du premier poème de *La sourde oreille*:

¹ Le syntagme peut renvoyer (par pure coïncidence) à un célèbre titre de Nicolas Bouvier, infatigable voyageur de la francophonie européenne; *Routes et Déroutes*, recueil d'interviews paru chez Métropolis, Genève, 1992.

² La meilleure biographe de Henry Bauchau est Myriam Watthée-Delmotte. Pour plus de renseignements, voir sa monographie *Henry Bauchau*, Labor, Bruxelles, 1995, mais aussi le collectif Duchenne, Dujardin *et alii* 2008.

³ En 1931 il est entraîné dans la direction de «L'Esprit nouveau», revue qui regroupe futures importantes figures de la jeunesse intellectuelle catholique, et qui paraîtra de 1931 à 1936.

C'était l'automne./ C'était l'automne des provinces natales... Ta mère ne t'avait pas initié, ne t'avait pas invité à la vie [...]. Hitler a fondu sur l'Europe, il a troublé un peu, beaucoup, tous les calculs.

La force de la mémoire s'exprime avec une intensité égale à celle des événements qui ont marqué, par leur gravité, la vie du jeune Bauchau à ses 19 ans:

Je suis toujours dans cette vallée verte, je remonte les mois d'octobre brabançons/ je retourne au temps qui n'est plus, je me retrouve au temps qui est: j'ai dix-neuf ans [...]. Tout est emprisonné [...]. Tout ce monde appauvri, encerclé, défendu, cette famille emprisonnée... (II / *La Sourde oreille*).

Des confessions du même type sont à trouver dans le poème V de la même série:

Nous sommes en décembre, en l'année mille neuf/ cent trente-deux et vous savez déjà/ Qu'Hitler va prendre le pouvoir, va déclencher l'Histoire/ dans vos pauvres histoires.

Cette période historique marquera indélébilement la mémoire du jeune Henry Bauchau et ses manières d'approcher et d'écrire le réel – «un cri qui monte, qui retentit à travers toute ma vie».

Des séparations vécues douloureusement autour de l'âge de 40 ans (la mort du père, la maladie de sa psychanalyste, la nécessité imposée de quitter Paris et de commencer une nouvelle vie en Suisse) seront à long terme bénéfiques, malgré tout, car elles lui procureront la chance d'un nouveau départ et l'occasion d'une remontée. L'intérieur déserté par les anciens repères, auquel s'ajoute le défi de vivre dans un pays nouveau, ce sont des difficultés qui marquent un moment critique de l'existence. Bauchau traverse une période de doute, où, malgré un travail intense lié à l'appréhension de l'échec, il veut se consacrer à l'écriture. En Suisse, à d'autres soucis s'ajoute celui de n'avoir comme interlocuteur que la page blanche, qui lui renvoie, par compensation, les profondeurs de son être. Une rage de vivre commence à l'animer dans ces circonstances de détresse et de crise, la seule capable de l'extraire à son enfer de souffrance et de désarroi. Désormais il sera temps de construire, et non plus de se laisser aller aux aléas de la vie, c'est ce que décide quelqu'un qui naîtra relativement tard à la littérature.

Dans *Paroles du corps endormi* la conviction que la déchirure fait partie du lot existentiel de l'individu est poétiquement exprimée, avec une simplicité avec laquelle Bauchau nous a déjà depuis longtemps habitués:

On peut, tu peux, être faible, être vif, être gai, dans l'architecture éphémère.
Nous sommes les gens du naufrage, écrivant pour les naufragés/ nos fugitives perceptions de la fierté de l'existence.

La connaissance du moi passe chez l'écrivain non seulement par les plus dures épreuves de la vie (la solitude, la maladie, l'abandon, la guerre, l'incompréhension, la trahison, etc.), mais surtout par le rapport à autrui. Le rapport à l'autre, voire à l'ennemi, est conditionné par le message d'amour christique: «On vous reconnaîtra à ce signe que vous vous aimez les uns les autres». L'école du pessimisme se transforme ainsi en apprentissage de la solidarité, d'ouverture à l'autre, à ses tourments et souffrances, afin de permettre au moi de réédifier ses

propres fondations. «Travailler dans les profondeurs» est une importante leçon que l'écrivain et le psychothérapeute aura apprise chez son Maître à penser, Freud.

Pour revenir un peu sur la jeunesse, il faut dire qu'inscrite sur la toile de fond de l'histoire, elle fait voir le dynamisme et la générosité du jeune Henry, son esprit actif, la propension à l'implication dans la vie de la cité. Sa jeunesse est aussi, dans ces circonstances, l'occasion du combat contre la propagande nazie et la déportation, lors de l'implication dans l'activité des VT (Les Volontaires du Travail). En 1943, lorsque les nazis veulent intégrer aux VT wallons des anciens du Reich, le jeune officier Henry Bauchau démissionne, en même temps que la plupart des membres de cette structure, après avoir brûlé certains camps. C'est l'époque où il gagne la Résistance armée, et qu'il aura à payer d'une confusion terrible et blessante de la part de ses contemporains qui n'auront pas compris grande chose au sacrifice de sa jeunesse. De nombreuses références à cette période sont à trouver dans *Le Boulevard périphérique*. C'est une période où les blessures s'accumulent, qu'elles viennent de la vie privée ou de la vie sociale, opérant subrepticement dans sa vie un renouvellement inattendu et une nouvelle manière d'éprouver le réel: vivre dans la déchirure deviendra chez l'écrivain un *modus vivendi* à la suite de toutes ces épreuves, lui facilitant une connaissance supérieure de la vie, des moyens de mieux s'y fixer, pour mieux l'écrire en en témoignant. Comme l'affirme l'écrivain dans *La Déchirure*: «Nous sommes dans la déchirure. On peut vivre aussi dans la déchirure. On peut très bien» (Bauchau 1998: 11).

En 1947 H. Bauchau vient à Paris pour tenter l'expérience de la psychanalyse, à travers laquelle il doit trouver, dans le labyrinthe du désarroi personnel où il se trouve, une voie ouverte sur l'horizon. Paris sera ainsi pour une période un «lieu de torture, mais aussi un creuset où se régénère son âme» (Watthee-Delmotte 1995: 14). Il traverse une période d'échecs répétitifs qui ébranlent ses certitudes et déstabilisent les repères. Explorer ses propres ténèbres aura pour finalité insoupçonnée à l'époque la main tendue aux autres pour enlever les voiles de leurs ténèbres et pour vaincre le démon qui habite tout être et qui en fait le tourment.

Déchirure, silence et absence, ce sont des états d'âme et des constantes thématiques de l'œuvre romanesque et poétique de Bauchau, avec des racines profondes dans le vécu, même si l'écrivain ne veut pas toujours reconnaître la part du réel, de la véridicité dans ses écrits. A l'éloignement de la mère lors de la première enfance s'ajoute une souffrance toute aussi profonde, liée à l'absence du père. Ce problème sera traité dans *Le Régiment noir*, où les figures du père et du fils se rejoignent dans la condition d'exilé, d'homme sans possibilités, l'homme désarmé devant la guerre et la guerre de la vie. Le roman a été interprété, plus qu'un récit d'apprentissage, comme «un parcours initiatique», chez Watthee-Delmotte. La dimension initiatique de l'œuvre romanesque est doublée par l'œuvre lyrique écrite dans la même période où Bauchau travaille au *Régiment noir* (les années 1970; en 1972 paraît le recueil *Célébration*).

Dans la poésie, comme parallèlement dans le roman, il cherche à inscrire l'angoisse dans un destin collectif, celui de sa génération désabusée par la guerre (voir le premier recueil de poèmes – *Géologie, Chants pour entrer dans la ville, L'Escalier bleu, Le Baïkal*, etc.). Dans *Selon Pilate* le poète fait entendre la voix

désenchantée de celui pour qui le ciel est vide et le monde un théâtre où nous jouons un triste rôle:

Le vieux Pilate répétait ainsi que font les vieux ministres/ La vie humaine ce n'est rien, c'est une rue de faubourg/ triste/ Une rue qui ne mène à rien, où l'on s'écroule à l'improviste [...]/ La vie est un théâtre vide où nous couchons, pauvres artistes [...]/ Nul ne viendra nous écouter, nous jouons seuls un rôle triste/ Nul n'est venu nous réchauffer de l'âpre vin des machinistes/ [...] Pilate en se lavant les mains dit que la vérité est triste.

On a l'impression d'entendre ici à nouveau la voie baudelairienne du *Renierement de Saint Pierre* et de l'*Irréparable*. La voie de la poésie du désenchantement et de l'ennui du XIX^e siècle se répercute à travers les époques, et l'individu reprend à ses comptes le mal du temps qu'il vit, si nouvelles ou connues en soient les formes: la limite, la mort, la solitude, la souffrance, la maladie, l'incompréhension reviennent sous la plume de Bauchau avec une récurrence qu'on ne peut ignorer. Le poème *Les Enfants éternels* en rend le mieux compte:

O vous, êtres errants, attardés de la vie,/ Que la grande nature à regret façonna/
Pour être dans l'échec et la mélancolie/ Son rêve aventureux qui tente un premier pas/
Vous qui devez subir les fosses d'imposture/ de la névrose et des prisons...

On a pu remarquer, en rapport avec l'idée de parcours qui se dégage partout dans l'œuvre de Bauchau, une symbolique du mouvement, de la régénération perpétuelle, omniprésente dans les textes poétiques (Wathée-Delmotte 1994: 43). Ce n'est pas une constante étrangère à celle du thématisme du nœud et du dépassement, après avoir traversé les déserts de l'existence.

Les nœuds du cœur, les nœuds de l'âge et ceux des mots/ Tout noués sont encore à l'ancienne demeure/ Où j'ai vécu parmi les chambres familières/ L'amour du monde avant sa chute dans le froid. (*L'Escalier bleu*)

Geneviève Henrot⁴ remarque cette association très personnelle chez l'écrivain entre la déchirure et le nœud. La vie de Bauchau, comme son œuvre en rend aussi compte, est une illustration de la cyclicité de nos tranches de vie où malheur et joie se succèdent, où la traversée des ténèbres ouvre à la vue du soleil. C'est aussi ce que donne à lire un poème du recueil *L'Escalier bleu*:

A présent que le temps m'a fait quitter les tables/ Les maisons, l'acajou de l'ancienne lenteur,/ Je vais le cœur ouvert aux beautés respirables/ Et je voudrais guérir du manque de chaleur. (*Les Tables*)

La où finit quelque chose, il y a toujours un commencement, à la suite de la guérison qui, le plus souvent par moyen artistique, s'est produite.

3. Vertus de l'écriture

Le poète se voit, en un temps d'obscurité, comme une femme au sortir d'un cauchemar. Il entre avec elle dans ce rêve où s'invente, derrière la dette ou la faute, un

⁴ Dans la postface au recueil *Heureux les délirants*, intitulée *Lecture* (Bauchau 1995: 336).

cheminement intérieur. Tout l'espace d'une vie se découvre à eux... (*La Grande Troménie*, in Bauchau 1995: 126)

Bauchau a développé, à partir des blessures de sa vie, une stratégie poétique lui permettant de se reconstruire (Duchenne, Dujardin *et alii* 2008: 166). C'est ce que nous connaissons depuis longtemps dans l'histoire des lettres sous le nom d'écriture cathartique. Mais c'est aussi quelque chose de très personnel, marqué par le sceau de la biographie, et qui trouve expression dans un style épuré, éblouissant de par sa clarté et franchise. Le poème *Sophocle sur la route* fixe en quelque sorte le mobile de la récupération par l'écriture, le besoin de la catharsis au terme du parcours victimaire:

Tu as dévoilé devant tous, serviteur de l'âpre poème/
La dangereuse espèce humaine/
Violemment libre/ Absurde, peut-être, étrangère/
Lâchée, étrangement lâchée sur l'étrange planète...

Au départ, c'est encore l'enfance – un passage obligé, c'est la fréquentation des multiplicités des *nous* qui nous fondent, de ce que l'on a été, de ce qui nous sommes devenus puisque c'était inscrit en nous:

C'est ainsi, il n'y a pas de quoi pleurer./
Enfant, tu préférais te battre.
Aujourd'hui tu n'as plus d'autre arme/
Que ces poèmes de papier, mais les autres n'en ont pas plus. (*Le cœur gris*)

Un permanent rapport moi/autre, enfant/adulte, hier/aujourd'hui, où le poème arme doit régir les combats du moi pour ses conquêtes inaccessibles autrement que par le moyen de l'art. Instrument de résistance dans la tourmente de la vie et du siècle, l'écriture est aussi transmutation, opérant à la manière d'une autre alchimie.

L'écriture sera pour Bauchau «recherche d'une parole essentielle, d'une parole qui aide à vivre, qui s'ancre dans le tragique et le magnifique par le chant, afin de libérer les forces vives», comme le remarque sa biographe maintes fois citée (Wathée-Delmotte 1994: 15). La mise en lumière de l'inconscient aidera à «desserrer l'étau de la détresse». L'écriture apparaît assez facilement aux yeux du lecteur comme principe régénérateur, exercice de récupération identitaire/ intérieure, écriture exorcisme qui nous rappelle un Henri Michaux, mais avec un poids encore plus lourd chez Bauchau, pour lequel l'expérience de la littérature se fonde dans beaucoup de situations sur les acquis de l'analyse, de la psychanalyse, appliquées au vécu.

C'est Blanche Reverchon-Jouve (épouse du poète Pierre-Jean Jouve), disciple brillante de Freud (un des pionniers du freudisme en France), qui l'encourage et l'aide à retrouver le plaisir d'écrire, après plusieurs années d'interruption (à la suite d'une série d'échecs dans la vie sociale et personnelle), à se reconstruire par l'écriture. La Sybille (nom que Bauchau donna à Blanche Reverchon) le force à admettre son identité de poète, d'artisan de la langue, comme si la bonne voie de cette vocation exceptionnelle devait venir par cette «bouche d'ombre et surtout de lumière».

Les poètes détiennent, par leur capacité de souffrance, un pouvoir de vérité, on l'a toujours su, sans l'avoir toujours reconnu. Ils sont destinés à «travailler dans les fondations» (formule utilisée par l'écrivain lorsqu'il parle de Freud⁵). Si dans

⁵ Dans le poème VI de la série *La Soude oreille ou le Rêve de Freud*, in Bauchau 1995: 94.

beaucoup de situations le dialogue avec les autres ne peut aboutir, il reste au poète la beauté du chant intérieur et la certitude de «sa place dans le mur sans chagrin du poème» (Poème VII *La Sourde oreille*). Mais c'est toujours à eux que revient d'écrire les blessures (du fils, du père, de l'oncle, de toute une lignée). Dans *le Chant funèbre* on trouve l'image et la voix du «rêveur exilé de l'histoire du vent», celles du poète. Toujours blessé par l'échec des années quarante, hanté par l'idée d'un bannissement de l'Histoire, il s'est volontairement retranché du monde pour entrer en analyse. Il croit pouvoir reconnaître, par l'intermédiaire de la psychanalyse, la vérité enfouie «sous le joug du Surmoi tout puissant» (Myriam Watthee-Delmotte).

Par l'analyse (l'expérience thérapeutique de la psychanalyse), comme par la littérature, Henry Bauchau croit pouvoir rentrer en possession de lui-même grâce au langage, investi d'un pouvoir sacré de libération:

Ce qui demeure inattendu, c'est l'apparition et c'est la surréction du verbe, grâce à l'insurrection des mots/ Qui me font voir, effaçant la banalité, me font entrer [...] dans l'existence évangélique de l'oreille. (Poème IX – *La Sourde oreille...*)

La découverte du mot libérateur suppose, comme chez les grands poètes, la descente aux enfers intérieurs et extérieurs:

Il a fallu (...) errer sur les confins de la folie/ Pour aimer d'un nouveau regard le mot natal, celui qui sait ensemençer l'oreille/ Quand il revient, ayant tout vu, tout oublié/ Pour ne plus écouter que la voix qui se tait/ Qui chante quand le feu s'éteint, pour célébrer le nécessaire. (Poème IX – *La Sourde oreille...*)

L'écriture réunit donc les vertus de l'arme, de la thérapie et de la connaissance.

Dans *L'Écriture à l'écoute*⁶ il exprime le désir de s'affranchir, de franchir les anciennes limites, d'accéder à la vérité par le chemin à rebours de l'enfance et des hantises personnelles désormais surmontables. L'art a cette vertu incomparable, comme l'illustre l'écrivain dans *L'Enfant bleu*, de concilier l'homme, si délicat ou incompris soit-il (le névrosé, le psychotique, l'homme seul, l'étranger) avec lui-même et avec le monde, et l'on retrouve ici un de ses sens majeurs dans nos existences et dans nos efforts de dépassement des limites et de la réalité. Au fil des pages, l'identité d'artiste émerge chez Orion (*L'Enfant bleu*) qui, au terme du parcours, s'ouvrira aux autres et s'épanouira dans des rapports de communication par l'art. Inadapté à son environnement social, «effrayé, traqué, explosif», Orion construit dans son œuvre picturale un autre univers, habitable par et pour lui. Il y aura, certainement, une opposition nette entre les deux, mais le monde de substitution finira par poétiser le quotidien (réactivation d'une vertu de l'écriture sur laquelle Bauchau a toujours misé). Comme dans la psychose on n'est plus dans notre univers, mais dans un autre, Orion présentera cette tendance à se projeter dans un autre univers, pareil à tous les insatisfaits de la réalité, à tous les étrangers de ce monde. Orion est le personnage principal de *L'Enfant bleu*, roman fondé sur la recherche de moyens pour rendre le monde habitable non seulement pour un enfant psychotique, mais pour nous tous, qui le sommes de temps à autres, et pour des

⁶ *L'Écriture à l'écoute*, Actes Sud, Arles, 2000, qui reprend le texte *L'Écriture et la Circonstance* paru en 1988.

raisons, dans un monde voué à la déroute, au manque de repères, aux peurs de toute sorte. Il se retrouvera et aura accès à sa récupération identitaire par l'art.

L'art est décrit dans le roman comme «l'immense patrie des illusions», «un pays de fantasmes où résonne le galop bleu des chevaux du délire», qui s'oppose «au monde en prose et en bruit» (*L'Enfant bleu*), réalisant encore une fois une sorte d'écho à deux textes baudelairiens majeurs pour la connaissance du mal d'être et, conséquemment, des pouvoirs de la littérature, *A une heure du matin* et *Anywhere out of the world*.

Se diriger vers l'écriture, projet et modalité de connaissance et de dépassement que Bauchau rapproche de l'analyse, c'est aller vers soi-même, mais aller aussi «vers le nouveau, le caché, vers ce qu'on ne peut ni prévoir ni expliquer complètement» (Bauchau 2000: 20). L'écriture et l'analyse se fixent le même objet: parvenir, par l'évocation de l'enfance – paradis perdu – à la réhabilitation.

4. L'écrivain poète et biographe de vies. Éléments pour une poétique de l'identité

L'œuvre de Bauchau prend sa source dans les blessures profondes de son être, «fardeau de l'Histoire et d'une histoire personnelle»⁷. Inspirée par le passé, cette œuvre suit le cheminement de l'analyse qui permet d'aller vers le futur à travers l'évocation du passé. Mais, ce qui est le plus important, l'œuvre analysante, interrogatrice relie entre elles les couches profondes d'un être brisé, opération mise en œuvre par une poétique du nœud, non sans rapport avec celle du parcours, sur laquelle nous fondons cette étude de la poétique de l'identité. On comprend sa naissance comme le surgissement d'une exigence intérieure en le temps de promesse d'une réconciliation, sans laquelle l'être ne peut plus «fonctionner». Une lecture censée valoriser les couches profondes de cette écriture devrait se situer sous le double signe d'une poétique de l'identité et de l'anthropoïesis⁸ comme poétique de la transindividualité.

Dans une conférence donnée à l'Université de Louvain en 1987⁹, l'écrivain explique son choix de la poésie dans une étape de son existence: «parce qu'elle me reliait à des couches plus originelles de ma géologie personnelle». Ces mots pourraient constituer un point de départ sur notre interrogation quant à la qualification à attribuer à ses écrits. Serait-on, avec l'accent mis sur le moi, sur la mémoire, sur la reconstruction de l'identité, en présence de l'égo-littérature¹⁰, de l'autofiction ou de la classique écriture autobiographique? Ses poèmes, ses pages de journaux, les recueils de poèmes attestent du vécu qui a présidé à l'écriture. Mais celui qui écrit sa vie inévitablement se dédouble, tout en devenant à lui-même un autre, figure plus ou moins fictive, dont le roman dira les aventures, parcours, métamorphoses. Cette posture du narrateur témoin et acteur de sa propre vie nous est

⁷ La conférence porte sur Philippe Jaccottet; *apud* Myriam Watthée-Delmotte (1994: 19).

⁸ Jean Bessière en propose une fort intéressante et brillamment argumentée théorie dans *Le roman contemporain ou la problématicité du monde* (2010).

⁹ *Apud* Myriam Watthée-Delmotte 1994: 20.

¹⁰ Le terme est emprunté à Philippe Forest (2007: 8).

fournie avec toute la complexité des voix narratives qui s'y mêlent dans *Le Boulevard périphérique*.

Toute une *thématique du retour et du temps*, implicitement une poétique de la mémoire sont à l'œuvre dans les poèmes et dans les romans de Bauchau, comme pour valider aux yeux de tout lecteur le sens de la déchirure et la reconstruction de soi après la déchirure. Si Myriam Watthee-Delmotte parle des «ruptures nécessaires» dans la vie de Bauchau, nous y pouvons facilement lire les déchirures nécessaires. Le tourment du passé, de ce qui reste comme blessure d'un passé se dit à travers les poèmes de plusieurs recueils et cycles, mais on a considéré quelques extraits de *La Sourde oreille* comme représentatifs pour la manière très personnelle et ancrée dans le temps de dire le mal:

Je retourne au temps qui n'est plus, je me retrouve au temps qui est: j'ai dix-neuf ans. [...] Tout est emprisonné.../ Tout ce monde appauvri, encerclé, défendu, cette/ famille emprisonnée/ C'est plus que tu ne peux, c'est plus, à dix-neuf ans, qu'on ne peut avaler. (Poème II de *La sourde oreille ou Le rêve de Freud*)

Dans le poème V de la même série:

Nous sommes en décembre, en l'année mille neuf cent trente-deux et vous savez déjà/ Qu'Hitler va prendre le pouvoir, va déclencher l'Histoire/ dans vos pauvres histoires.

C'est presque une obsession, c'est indélébilement lié à la problématique du temps et de la mémoire, au projet de «travailler dans les fondations»: «Tu penses à la révolution et tu revois les années trente,/ l'Europe barbelée/ Hitler, Prométhée noir/ Qui surgissait...» (Poème XIII *La Sourde oreille*).

La sortie du cauchemar se produira plus tard, à la suite de très soutenus efforts personnels de soigner ses blessures, où l'analyse et le dialogue psychanalytique ont été pour beaucoup. Mais l'obsession du temps demeure:

Tu commences à recommencer, à reconstruire ton histoire [...]/ A la fin des années quarante, quelque chose, enfin, se dessine. Plus obscur et plus vrai, le monde semble s'entrouvrir, beaucoup plus vaste qu'autrefois./ Hitler n'est plus, dans la mémoire européenne, qu'un gouffre encore béant qu'on ne peut pas, qu'on n'ose pas sonder. (Poème XIII *La Sourde oreille*)

L'obsession du temps, métaphorisé cette fois-ci en demeure, en espace de vie, d'intimité, trahit non seulement une problématique très complexe et profonde de l'existence, mais aussi l'attention spéciale que l'écrivain consacre à la fragilité de l'être soumis aux limites de la temporalité et a d'autres limites, au moi fragile et fragilisant par tant de circonstances et de sujets:

Le temps, qui fut la haute et spacieuse demeure,/ la maison blanche entre les bras du vert profond [...]/ le temps, qui fut si vaste et tremblant, rétrécit./ Le temps est mesuré, écoute, il est plus tard/ il est déjà plus tard que l'arbre ne le sait. (*La Demeure*)

Un autre poème, cette fois-ci du recueil *La Maison du Temps*, dit la même conscience éveillée de la fragilité du moi, de la mort qui guette, du temps qui se rétrécit et qui nous rapproche de ce lot commun, la mort: «Sur le bord de la route où

l'ombre est rare et l'amour incertain/ nous ne sommes pas séparés de la mort...». (*Nous ne sommes pas séparés*)

En référant à un autre lieu majeur de l'écriture de Bauchau, *la déchirure*, on rappelle que son roman *Le Régiment Noir* est fondé sur cette maxime très personnelle: «On doit vivre dans la déchirure pour apprendre à bien ourler les lisières de sa peau». Il y a une obsession de la déchirure, la déchirure comme partie prenante du processus identitaire, dans le vécu comme à l'écrit. La déchirure du moi est vécue au départ sous le signe du complot et de la trahison, comme on a pu le voir dans les lignes consacrées au *sceau de la vie et de l'histoire*, à leur part dans la naissance et la construction de l'œuvre. Elle est une faille intenable dans l'être, mais qui, une fois dépassée, reconstituera le moi selon d'autres bases, qui facilitent une connaissance supérieure du monde et d'autrui, à la suite de la traversée du désert intérieur et de ses épreuves.

La Déchirure est le premier roman de Bauchau (1966). Dans *L'Écriture à l'écoute*, l'auteur avoue: «Ce livre a commencé au moment où j'ai pu dire Je» (Bauchau 2000: 29). Ce roman, comme *Le Boulevard périphérique*, trouve sa source dans le vécu personnel de l'auteur. A travers *La Déchirure* et ses personnages (la mère agonisante, la douce servante Mérence et la Sybille) se cristallise l'identité du narrateur meurtri par la carence de l'amour maternel, un trauma qui le marquera pour toute la vie. Mais à la suite de la reconstitution d'une identité, l'homme qui porte les stigmates de la vie et dont les ressources se sont cristallisées sous les coups de la vie privée et de l'histoire, pourra écrire:

Nos mères, nos pauvres mamans, les belles, les moins jeunes et les mortes, est-ce qu'elles n'avaient pas le droit de nous aimer et d'avoir si peur pour nous et si souvent? (*Instruments d'allégresse*).

Le journal des années 2002–2003, paru en 2007 s'intitule *Le Présent d'incertitude*. Les journaux, au-delà de leur rôle classique de nous situer dans l'aventure intime et spirituelle de l'auteur-sujet, dévoilent des aspects importants pour l'édification de l'ensemble de l'œuvre, du moi, à travers certains de ses personnages. On pense surtout à l'ancrage de l'histoire d'Orion dans la biographie de l'auteur, mais aussi au *Boulevard périphérique*, qui montre l'émergence de la biographie de Bauchau dans le processus de construction identitaire de l'ami Stéphane et de l'officier allemand Shadow, intégrés à la grande Histoire.

Dans l'affrontement de toutes les violences de la vie, de toutes les épreuves, l'homme éprouvé par la vie n'attend aucun secours extérieur; il comprend que son salut viendra de sa lutte implacable avec lui-même et qu'il lui faudra accepter de se perdre pour pouvoir se trouver. La poésie exprime à sa façon la même conviction:

C'est seul, et sans savoir comment, qu'il faudra faire la traversée des eaux/
Jusqu'à la rive qui peut-être n'existe pas/ Ainsi que me le dit souvent l'intelligence
(*La deuxième arche*).

Placée dans le contexte de la quête identitaire, l'histoire d'Oedipe est écrite non comme celle d'un être délirant, mais comme celle d'un homme qui se cherche, homme lancé «dans une aventure qui l'arrache à ce qu'il croit, pour le livrer sans

recours à un effort inouï de définition de soi»¹¹. Toute la symbolique œdipienne dans l'œuvre de Bauchau parle de la reconquête de soi. Ce projet est approfondi et renforcé en une étape de l'écriture par l'intégration de la figure d'Orion (le désaccordé avec la réalité), dans *L'Enfant bleu*. Vient ensuite l'étape et de la valorisation rétrospective des fondements majeurs de l'être (l'amitié, l'ouverture à l'autre, le sacrifice, l'honneur, la disponibilité permanente, la parole donnée, la verticalité, l'amour du proche) sur un fond de détresse généralisée à l'époque de la Seconde Guerre, analyse qui explique l'ancrage ferme du personnage narrateur, ami, père et beau-père, psychothérapeute et écrivain dans la solution des difficultés de la vie, surtout de la vie des autres, dans *Le Boulevard périphérique*.

On ne pourrait ignorer une préoccupation spéciale pour *l'espace*, les lieux, non sans rapport avec la quête. Les lieux et leurs voix ou présences disent autre chose que l'extériorité, ils affirment leur dimension intérieure, très proche d'une aventure:

Le plus enseveli des enfants du sommeil/ Je suis toujours celui qui dans la
sourde oreille/ Au champignon de l'aube invente un mycélium/ Pour naître enfant de
rêve et vivre en Cimmérie (*La rebelle*).

A l'abord des années soixante, l'attention de l'écrivain se focalise sur les lieux de l'enfance, ceux qui portent l'empreinte de la mère, surtout de la maison, symbole du sein maternel. Le poète projeté hors de cette maison, dans la tourmente intérieure, est un autre Adam chassé du Paradis. Toute une symbolique du chaud et du froid permet d'évoquer la souffrance qui résulte de cette expulsion (Wathee-Delmotte 1994: 32). On remarque l'importance attachée aux espaces intérieurs, où une place spéciale est réservée aux chambres des maisons de l'enfance comme possibilité de retrouver la chaleur perdue du monde par l'enfant encore enfant et devenu entre temps adulte, avec leurs immanquables *fenêtres d'images*. Deux espaces occupent principalement *la scène de l'écriture*: «la maison chaude» – celle de la lignée maternelle, et «la maison froide» de la famille paternelle, entre lesquelles les distinctions sont bien tracées.

D'autre part, on parcourt les espaces extérieurs, dans le sens de lieux géographiques, connotés aussi intérieurement, espaces que suscite la mémoire (Budapest – *Les chars de Budapest*, poème écrit en 1956), espaces qui favorisent l'évasion, la quête (l'Asie et l'Amérique), espaces mythiques, terres légendaires, comme Babylone, Jéricho, Jérusalem (*Negro spiritual*, etc.), sans oublier les terres de naissance, les champs wallons et la Flandre (*Le Voyage*). L'Amérique est une tentation doublement connotée: terre qui inspire le désir de construire une vie nouvelle, d'une part, mais aussi terre d'exil, «refuge d'hommes terribles, au passé sanglant». D'une terre à l'autre, d'un espace à l'autre, ce qui demeure pour les unir et pour faciliter le parcours du moi et celui du lecteur, c'est l'idée d'une nécessaire avancée, d'une édification intérieure, à la suite de la traversée des épreuves, des déserts qui peuvent être situés n'importe où, là où la guerre a fait ses ravages, où l'homme a été abandonné, où le sang d'Abel n'a jamais cessé de couler (*Les Enfants éternels*, *Le Baïkal*, etc.).

¹¹ Selon la formule de Colette Astier (1974: 218).

Tout un processus de subjectivation présent dans la poésie de Bauchau est remarqué par Catherine Mayaux et Myriam Watthee-Delmotte à l'intérieur d'une préoccupation «d'être attentif à l'intersubjectif et au transsubjectif», parce qu'une voix s'y emplit de voix dans son inconnu même (Mayaux, Watthee-Delmotte 2009: 64). A travers l'œuvre poétique, comme à travers l'œuvre romanesque, le présent, avec son lot d'épreuves et implications, de souffrances, pertes, mais aussi besoin de solidarité, inaugurerait chez Bauchau «l'écriture relationnelle», d'une importance à part dans la poésie de l'identité.

5. Conclusions

Venu tard à la littérature (il publie à 45 ans son premier recueil de poèmes, *Géologie*, et à l'âge de 53 ans le premier roman, *La Déchirure*), l'écrivain belge dont on a ici brièvement parlé n'a pas tardé à fournir au patrimoine littéraire francophone une importante et enrichissante contribution. Ce qui attache sans conteste dans son écriture, c'est la problématique de la relation, de la mémoire et de la quête identitaire, et la manière poétique spéciale de les transmettre au lecteur. La démarche scripturale rejoint les modalités analytiques (à l'œuvre dans la vie de Bauchau aussi) dans ses tentatives de conférer à la quête du moi les fondations les plus fermes, qui valident tout projet existentiel et les étapes de son parcours. Il y a une délicatesse à part dans son écriture poétique ayant comme point de départ la quête identitaire et une préoccupation constante pour la fragilité du moi et de ses liens, du présent comme du passé, pour trouver une solution artistique aux lois qui nous imposent de vivre dans la déchirure. C'est un des sens majeurs du projet littéraire de Henry Bauchau et qui confère à l'œuvre, au-delà de sa valeur stylistique, poétique et culturelle, sa consistance de monument. Une œuvre qui aide à vivre, à se connaître, à reconsidérer son projet existentiel aux moments d'impasse. L'œuvre d'un moi qui s'ouvre à l'autre dans la communion et la communication authentiques.

L'auteur situe son œuvre à la croisée d'une mémoire personnelle et d'une mémoire collective, en pariant sur

l'aspect partageable des représentations fictionnelles qu'il met en œuvre, qui reposent sur une sédimentation, sur une mémoire culturelle qui peut être réanimée par chaque lecteur, et sur un besoin de faire sens qui s'appuie volontiers sur des figures (anti)héroïques. (Duchenne, Dujardin *et alii* 2008: 165)

A part les figures qui structurent ses écrits en prose et en vers, puisées dans la mythologie la plus lointaine (Prométhée, Œdipe, Antigone, Sybille, Orion, etc.) ou dans le vécu le plus intime (Stéphane, Argile, une autre Sybille, Paule, etc.), sinon dans le vécu fictionnalisé (Mérence, Shadow), l'œuvre s'appuie sur des fondations très fermes, dans le sens de la valeur, parmi lesquelles on rappelle: la finesse de l'exploration de l'âme humaine et la manière de rendre en toute beauté et clarté ses profondeurs, la réflexion sur l'art comme accès à un degré supérieur de connaissance et de rapport au monde, les deux encrés dans un vécu lié à l'expérience psychanalytique, par laquelle l'homme Bauchau est passé en tant que sujet et objet, analysé et analysant.

Des critiques ont remarqué que l'œuvre de Bauchau traduit «le malaise occidental moderne en proie au vertige culturel». On pourrait ajouter à la fin de

notre parcours qu'elle traduit d'autres formes de malaise aussi, individuelles et collectives. Mais l'entreprise de la reconstruction identitaire a touché à ses buts: se connaître à travers la fine et minutieuse analyse d'autrui, se comprendre comme être en perpétuel tourment interrogateur, c'est le viatique offert par l'écrivain avec une générosité affective et intellectuelle inespérée en ces temps de crise par nous, lecteurs...

Bibliographie

Textes

- Bauchau 1972: Henry Bauchau, *Le Régiment noir*, Paris, Gallimard.
Bauchau 1995: Henry Bauchau, *Heureux les délirants Poèmes 1950 – 1995*, Bruxelles, Labor.
Bauchau 1998: Henry Bauchau, *La Déchirure*, Bruxelles, Labor (Paris, Gallimard, 1966).
Bauchau 2000: Henry Bauchau, *L'Écriture à l'écoute*, Arles, Actes Sud.
Bauchau 2004: Henry Bauchau, *L'Enfant bleu*, Arles, Actes Sud.
Bauchau 2005: Henry Bauchau, *La Grande Muraille. Journal de la Déchirure (1960 – 1965)*, Arles, Actes Sud.
Bauchau 2008: Henry Bauchau, *Le Boulevard périphérique*, Arles, Actes Sud.

Ouvrages critiques

- Astier 1974: Colette Astier, *Le Mythe d'Œdipe*, Paris, Armand Colin.
Bainbrigge, Charnley et alii 2010: Susan Bainbrigge, Joy Charnley, Caroline Verdier (éditeurs): *Francographies. Identité et altérité dans les espaces francophones européens*, New-York, Peter Lang.
Bessière 2010: Bessière Jean, *Le roman contemporain ou la problématique du monde*, Paris, PUF / «L'Interrogation philosophique».
Denis, Klinkenberg 2005: Benoît Denis, Jean-Marie Klinkenberg, *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Bruxelles, Editions Labor, coll. Espace Nord / Références.
Duchenne, Dujardin et alii 2008: Geneviève Duchenne, Vincent Dujardin, Myriam Watthee-Delmotte, *Henry Bauchau dans la tourmente du XXe siècle*, Bruxelles, Le Cri Biographique.
Forest 2007: Philippe Forest, *Le Roman, le Réel et autres essais*, Nantes, Editions Cécile Défaut.
Mayaux, Watthee-Delmotte 2009: Catherine Mayaux et Myriam Watthee-Delmotte, *Henry Bauchau – Ecrire pour habiter le monde*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, «L'Imaginaire du texte».
Watthee-Delmotte 1994: Myriam Watthee-Delmotte, *Henry Bauchau*, Bruxelles, Labor.

For an Identity Poetry in the Work of Henry Bauchau

The work of Henry Bauchau, European Francophone writer originally from Belgium, can be, undoubtedly, put under the sign of Identity. His work relates an itinerary with very strong autobiographical implications, whether it's his novels, his poems, his plays or pages of his journals. From *L'Escalier bleu* (1964) to *Œdipe sur la route* (1990) or *Le Boulevard périphérique* (2008), the writer tells the story of a life composed of journeys and failures, of search and suffering, all of this being put on the canvas of the Great History who determines the small facts of the real existence. Bauchau also values the virtues of writing, sometimes mixed with psychoanalysis, because the mission of art is to render reality and to rebuild the identity by keeping in the center the self and its connection to the past, to the Other, to itself and to language, by means of writing which becomes a testimony.